

NE  
regarde  
PLUS  
jamais  
EN  
arrière



JENNIFER DAÏNA



NE  
regarde  
PLUS  
jamais  
EN  
arrière

Avertissement :

Des scènes peuvent heurter la sensibilité de certain-es lecteur-ices, si vous souhaitez en savoir plus, scannez le QR code ci-dessous ou rendez-vous sur [www.triggerwarnings.fr](http://www.triggerwarnings.fr)



© 2021 Jennifer Daïna

Tous droits réservés

Illustrations : Jennifer Daïna

Correction : Gaëlle Bonnassieux

Relecture : Mira Do bêta-lecture

ISBN : 978-2-9566113-2-5

Dépot légal : Juin 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vous pourrez trouver sur Spotify, une playlist intitulée "Ne regarde plus jamais en arrière". Elle contient des musiques que j'ai pu écouter pendant l'écriture de ce roman. Je vous conseille tout particulièrement l'une d'entre elles, que je considère comme le thème de ce livre : *Carry you* de Ruelle, Fleurie.





## Chapitre 1

### Victoria

— Joyeux anniversaire, ma chérie, murmura une voix au creux de mon cou tandis que je m'éveillais.

Je bâillai avec autant de grâce qu'un hippopotame, m'éti-  
rai et me retournai entre les bras de mon homme. Je me  
perdis dans son regard azur. Gautier me scrutait d'un air  
amusé, sans doute par mon élégance. Heureusement, nous  
n'étions plus de jeunes inconnus énamourés.

Il tendit la main vers mes cheveux et les caressa pour les  
repousser de mon visage. J'imaginai tout à fait le portrait



désordonné que je devais présenter à cette heure matinale. Enfin, il se redressa sur un coude, sourire aux lèvres. Je le lui rendis, mais le questionnaire, un peu perdue :

— Anniversaire ?

— De mariage. Cela fait trois ans aujourd’hui.

Je hochai la tête. Six mois plus tôt, j’avais perdu la mémoire dans un accident de voiture. Depuis, mon mari, Gautier, était aux petits soins pour moi. Ou peut-être l’avait-il toujours été ? Je ne m’en souvenais pas. J’avais tout oublié des dernières années et des premières semaines qui avaient suivi cet accident.

Je m’étais réveillée sur le lit d’une clinique privée où l’on m’avait expliqué qu’il n’était pas rare, après le choc que j’avais subi, de souffrir d’amnésie. Par bonheur, Gautier, lui, n’avait rien manqué et il se chargeait, depuis lors, de me rappeler des détails qui, peu à peu, remplissaient ma nouvelle vie. Oui, je considérais cela comme une nouvelle vie, un nouveau départ. Mon mari se révélait d’une patience d’ange, me montrant des albums photo de nos voyages, des années écoulées.

— À quoi songes-tu ? murmura-t-il en me voyant perdue dans mes pensées.

— À la chance que j’ai de t’avoir, souris-je en l’embrasant.

— Tu n’as pas idée, susurra-t-il en extirpant de sous son oreiller un écrin de velours bleu nuit.

Ma bouche s’arrondit de surprise. Il posa la boîte devant moi, que j’ouvris avec lenteur. Une bague y reposait, somptueuse. Deux tours de diamants incrustés dans un métal ar-



genté, or blanc ou platine – je ne savais pas faire la distinction à l’œil nu – reliés en leur centre par une petite barre. Une pure merveille. Je couinai de surprise.

– Tu permets ? s’enquit mon mari en avançant les doigts vers le bijou.

– Plutôt deux fois qu’une ! acquiesçai-je en tendant ma main gauche à laquelle nulle alliance n’apparaissait.

Je l’avais perdue au cours de l’accident d’après Gautier.

– J’ai pensé que c’était l’occasion de la remplacer, m’indiqua-t-il en la glissant à mon annulaire avec émotion.

J’admirai l’anneau avant de le remercier d’un baiser. Il me le rendit passionnément et, tandis que nous nous enlacions, je le sentis durcir contre moi. *Oui, j’ai de la chance*, songeai-je avec malice quand il quitta ma bouche pour se faufiler sous les draps. Nul doute qu’il avait l’intention de réveiller fougueusement chaque partie de mon corps. Mes mains effleurèrent ses épaules musclées, se perdirent dans sa nuque et se crispèrent avec délice dans sa courte chevelure dorée au moment où ses lèvres s’aventurèrent entre mes cuisses.

Un grondement de satisfaction lui échappa, mes gémissements s’élevèrent et emplirent le silence de notre maison, allant crescendo. Il me pénétra d’un mouvement ample lorsqu’il me sentit sur le fil, prête à exploser, et ses yeux brillants d’une fièvre contenue se fixèrent dans les miens pendant que nos corps dansaient à l’unisson. Un instant, j’oubliai tout à nouveau pour ne faire plus qu’un avec le plaisir.



– Debout petit loir, claironna Gautier un peu plus tard, un plateau à la main.

Je m'étais rendormie suite à nos ébats, alanguie de bonheur. Gautier, de son côté, n'avait pas chôme. Il déposa les victuailles sur la table de chevet près de moi, tira les rideaux en inondant la pièce de lumière et s'assit au bord du lit. Je m'emparai d'une tasse de chocolat chaud encore fumant, épais comme je les adorais, et croquai dans la viennoiserie qui l'accompagnait avant de réaliser que mon mari était déjà habillé de pied en cap.

Son jean épousait parfaitement ses hanches et il était élégant avec sa chemise ajustée et la veste de costume venant compléter le tableau.

– Tu dois vraiment aller travailler aujourd'hui ?

– Hélas, ma belle, je n'ai pas le choix. Mon client attend ses plans ce matin même, et compte tenu de la somme dépensée dans cet hôtel, je ne peux pas le faire poireauter.

Je fis la moue. Je passerais à nouveau la journée seule, à errer dans cette maison encore parfaitement étrangère malgré les six mois passés ici. Ancienne assistante marketing, je n'avais pas repris le travail. De toute façon, je devrais envoyer des CV, puisque nous venions tout juste de déménager lorsque cet accident avait bouleversé notre quotidien. Cependant, les migraines brusques et atroces, dont j'étais encore victime régulièrement, provoquaient des pertes de mémoire momentanées – transitoires était le terme utilisé par le médecin – et une désorientation. Gautier m'avait donc convaincue de patienter davantage et de me rétablir complètement avant d'envisager un retour dans le monde du travail. De toute façon, même cette partie de ma vie n'était

qu'un obscur tourbillon dans mon esprit.

La solitude imposée par cette situation commençait à me peser, mais j'étais reconnaissante envers Gautier : il ne cherchait pas à me bousculer. Son métier, bien que prenant, nous permettait de vivre confortablement avec son seul salaire.

— Sois prête à 19 h, ce soir, on sort !

— Quel style ?

— Sexy ! répondit-il en riant.

Il évita la tape que je lui assénai mollement, manquant d'écraser ma paume luisante du beurre de ma viennoiserie sur ses beaux vêtements, et ajouta :

— Élégant, mais tu l'es toujours, ma chérie.

Je me plongeai dans ma tasse de chocolat, écoutant ses pas qui s'éloignaient puis m'extirpai du lit, réfléchissant à ce que j'allais bien pouvoir faire pour occuper ma journée.







## Chapitre 2

### James

Je me massai les tempes en quête de ma concentration perdue. Cela faisait une bonne heure que je butais sur ce bug. Oh, le site aurait dû parfaitement fonctionner, mais non, une erreur foutait en l'air tout le code de la page que j'étais en train de créer pour mon client.

J'avais la certitude qu'il s'agissait d'un problème ridicule mais, à force d'avoir le nez dedans, je ne voyais plus ce qui n'allait pas. Je soupirai et jetai un œil à l'heure. Je me saisis de mon portable.



« Italien ce midi ? » envoyai-je à Serena, ma meilleure amie.

La réponse ne se fit pas attendre.

« Tu sais parler à mon cœur d'Italienne », réagit-elle. « 12 h 30 ? »

« OK ! »

Ravi de la diversion, je m'emparai de mon portefeuille, verrouillai mon poste de travail et saluai mes *co-workers*<sup>1</sup>. J'avais déménagé de Southampton pour m'installer dans le sud de la France il y avait maintenant deux ans. Depuis presque autant de temps, j'y louais un bureau où je venais bosser trois jours par semaine. Cela me permettait de sortir un peu de chez moi et de côtoyer d'autres êtres humains.

L'été approchait, la journée était ensoleillée. Je jetai négligemment ma veste sur une épaule et dégainai mes lunettes de soleil pour protéger mes yeux clairs. Je dédiai un sourire séducteur à la gent féminine se retournant sur mon passage. Mon tee-shirt ajusté mettait en valeur mon torse dessiné et mes bras galbés, j'en avais parfaitement conscience.

— *Ladies*, saluai-je les deux sœurs qui tenaient le petit restaurant de mets italiens à emporter *Mila e Clara*.

Les jumelles papillonnèrent des cils à mon encounter. J'étais un client de longue date, mais ce qui les charmait, c'était mon accent *british*, alors j'en usais sans vergogne.

J'optai pour un risotto et choisis des *scampi piccante* pour Serena, son plat favori. Avec ça, impossible de faire le moindre faux pas. J'ajoutai deux tiramisus à ma commande et résistai à demander une bouteille de vin ; un mardi midi,

---

<sup>1</sup> Collaborateurs dans un espace de travail partagé.

ce serait abusé.

Une quinzaine de minutes plus tard, je me dirigeais d'un bon pas vers l'*Antre de Méduse*, la librairie de Serena, motivé par les senteurs qui s'élevaient du sac du traiteur.

— *Ciao Bella!* jetai-je à la brune en pénétrant dans les lieux.

C'étaient à peu près les seuls termes d'italien que je connaissais.

— Jamie! s'exclama Serena en quittant l'abri de son comptoir pour me serrer dans ses bras avec effusion. Tu es en avance!

— *I was bored*<sup>2</sup>, répliquai-je en insistant dramatiquement sur le dernier mot. Mais ce n'est pas grave, je pose nos plats sur le patio et je fais un tour. Je n'ai plus rien à lire!

Serena m'adressa un grand sourire et retourna s'occuper d'une cliente, lui vantant les mérites d'une nouvelle série qui faisait un carton.

L'*Antre de Méduse* était spécialisée dans les genres de l'imaginaire. Elle possédait une salle attenante, éclairée par une large verrière donnant sur la terrasse où nous aimions déjeuner, loin du tumulte de la ville. Dans cette pièce, elle avait aménagé un coin-bar/cuisine; elle y accueillait régulièrement les auteurs en dédicace et y organisait des soirées avec les lecteurs.

Nous nous étions trouvés ainsi. J'avais posé le pied dans sa librairie, attiré par la lumière encore allumée à l'intérieur, mais aussi par l'affiche annonçant la rencontre avec un de mes écrivains de science-fiction favoris. Serena et moi

---

<sup>2</sup> Je m'ennuyais.

avons aussitôt accroché et ne nous étions plus quittés depuis. Mon amie était à moitié italienne – par sa mère – et ses courbes voluptueuses faisaient tourner la tête des hommes. Le contraste entre sa peau pâle et ses cheveux très noirs, lui donnant un air mystérieux, n’y était pas non plus pour rien. En ce qui concernait notre duo, seule une grande amitié nous liait, d’autant que je n’étais pas du tout le style de Serena.

Mon choix de roman effectué, je m’installai à l’extérieur, étendu dans la chaise longue en attendant que la jeune femme me rejoigne. Mon estomac gargouilla et je jetai un œil au sac contenant notre repas. Nul doute qu’elle me traiterait de goujat si je commençais sans elle. Je me souvins que Mila – ou était-ce Clara ? – avait ajouté des gressins à notre commande, les faisant glisser avec un geste plus qu’évocateur. J’avais manqué de rougir comme une pivoine devant son audace. Les jumelles ne me laissaient pas indifférent, mais elles étaient chasse gardée. Nous avons convenu, Serena et moi, de ne jamais « chasser » dans les lieux où nous aimions manger. Autant éviter la catastrophe.

Kapy, jusque-là enroulé sur lui-même dans son panier, remarqua ma présence lorsque je fouillai dans le sac. Le labrador remua la queue, s’étira, puis se mit à sautiller sur place, heureux de me voir. J’esquivai comme je le pus les démonstrations de joie qu’il me manifestait en bondissant. S’il posait ses pattes sur mon tee-shirt, j’allais ressembler à un dalmatien pour le reste de la journée.

– Ça suffit, Kapy ! Au panier, intervint Serena en arrivant enfin.

Le chien cessa brusquement toute agitation, obéissant à



sa maîtresse et lui jetant un regard si désespéré que j'éclatai de rire. Finalement, je lui tendis un gressin en guise de lot de consolation.

Serena posa deux sodas sur la table, une limonade pour elle, un Schweppes agrumes pour moi.

— La jolie Lou-Ann est arrivée ?

Serena opina tout en me jetant un regard noir. Lou-Ann était son employée, elle commençait généralement à midi et demi et restait jusqu'à la fermeture de la librairie. C'était aussi le *crush* secret de mon amie depuis qu'elle avait passé la porte de *l'Antre de Méduse*, un livre sous le bras, sa passion sur le bout de la langue.

La jolie blonde agita la main pour me saluer depuis son poste. Nous n'avions toujours pas déterminé si Lou-Ann préférait les femmes ou les hommes et c'était un point que Serena se refusait à aborder avec elle. « Question d'éthique professionnelle », se justifiait-elle. Je pensais surtout que Serena craignait de perdre une employée modèle et amoureuse de son travail si les choses tournaient au vinaigre, mais je ne pouvais pas m'empêcher de l'asticoter sur le sujet.

Je me jetai sur mon plat tout en discutant avec mon amie ; nous avions une sortie à planifier.





## Chapitre 3

### Victoria

Ma journée se composa d'une course à pied autour du pâté de maisons – Gautier m'avait recommandé de ne pas m'éloigner quand je lui avais annoncé que je voulais me mettre à courir, par crainte de mes crises – d'une longue douche, d'un déjeuner frugal au soleil dehors, de jardinage et de beaucoup de lecture. Par bonheur, nous vivions dans une région ensoleillée, si bien que je pouvais au moins profiter du jardin, me baignant comme un lézard sous l'astre brûlant.



Je fis une moue en ouvrant mon placard. Quelle tenue allais-je bien pouvoir porter ? Je savais que, même s'il l'avait dit en plaisantant, Gautier s'attendait à me voir revêtir quelque chose de sexy. Pour autant, ma garde-robe aux allures rétro pouvait surtout être qualifiée d'élégante, mais pas d'affriolante, à moins que...

Je farfouillai entre les cintres et extirpai une jupe crayon. Moulante sur les hanches, elle avait une longue fente à l'arrière. Si je la coordonnais de bas-couture et d'un cache-cœur noué à la taille, j'obtenais un rendu digne d'une tenue attirante, non ? Je brossai ensuite mes cheveux jusqu'à les lustrer et y posai de gros rouleaux chauffants pour les faire onduler. Je les porterais lâchés, ramenés sur une épaule, de façon à dégager ma nuque.

J'avais changé trois fois de tenue – j'étais revenue à ma première idée après avoir tenté un autre assortiment – lorsque Gautier rentra enfin. Il sauta sous la douche, se rhabilla en prenant délibérément son temps quand il remarqua que je le regardais et, ayant consulté sa montre avec un soupir, m'entraîna jusqu'à la voiture. Je devinai sa pensée à l'œillade pleine de désir qu'il posa sur moi. Taquine, j'ondulai en passant devant lui pour sortir de la pièce, le frôlant dans l'espace étroit.

— Si tu veux que nous arrivions à l'heure au restaurant, ne me provoque pas, femme ! grogna Gautier.

Je me mis à rire, descendis l'escalier d'un pas rapide, enfilai mes escarpins noirs vernis avant de m'emparer de mon sac à main.

— Tu ne portes pas ta bague ? remarqua Gautier alors

que nous nous apprêtions à partir.

— Oh, je l'ai enlevée pour aller courir, je n'ai plus l'habitude d'en porter et je craignais de la perdre.

— On peut la faire ajuster si tu le souhaites.

Je secouai la tête. J'avais gardé la bague pendant mon petit-déjeuner, l'admirant sous toutes les coutures et puis, j'avais eu l'impression qu'elle était de trop, surtout pour une sortie sportive. Je l'avais donc reposée sur la table de chevet, dans son écrin. Ayant l'intention de jardiner, je ne l'avais pas remise et je l'avais tout simplement oubliée ensuite.

Il était trop tard pour retourner la chercher à présent, nous étions déjà ceinturés dans la voiture et Gautier s'apprêtait à clore le portail. Je me mordillai la lèvre, confuse devant son expression fermée. Je lisais de la colère sur ses traits, mais ne parvenais pas à comprendre pourquoi cela l'énervait autant.

Les mâchoires toujours serrées, Gautier se gara sur le parking du resto et fit le tour de l'automobile pour m'ouvrir la portière. J'avais sagement attendu qu'il s'en occupe, le sachant déjà contrarié.

Un serveur nous accueillit à l'entrée du restaurant luxueux, prit notre nom et nous accompagna à la table que Gautier avait réservée. Il avait choisi un coin intime, comme lors de nos précédentes sorties, près de la baie vitrée, où nous pourrions admirer le coucher du soleil sur les vagues. Je m'absorbai dans cette contemplation tandis qu'il sélectionnait son apéritif. Quant à moi, je n'avais pas jeté un œil à la carte. Je ne buvais pas d'alcool, ce serait donc un cocktail de fruits. J'aurais préféré un soda, mais je savais qu'on

me lancerait un regard éberlué à moi, une adulte, si j'optais pour un Coca dans un établissement de ce standing. Même Gautier ferait les gros yeux devant ce comportement. Était-ce de ma faute si très peu de restaurants proposaient un choix varié d'apéritifs non alcoolisés ?

J'écoutai d'une oreille distraite Gautier passer sa commande, m'abîmant dans les lueurs du coucher de soleil, me demandant combien d'entre eux j'avais eu l'occasion de voir dans ce contexte auparavant. Mais rien ne me revint.

— Pour vous madame, ce sera ?

— Un cocktail de fruits, s'il vous plaît, demandai-je, blasée.

— Avec ceci ?

— Un menu plat et dessert avec le poisson et la charlotte au chocolat revisitée.

Le serveur hocha la tête et s'éclipsa avant de réapparaître une minute plus tard pour déposer sur la table deux petits bols et du pain.

— Voici le caviar d'aubergine et le houmous de haricots rouges pour vous faire patienter.

Gautier le remercia avant de le foudroyer du regard lorsque les yeux de l'autre homme s'attardèrent sur moi. Aussitôt, ses doigts s'entrelacèrent aux miens, possessifs. Mal à l'aise, je l'apaisai en amenant un sujet sur lequel il serait ravi de discuter :

— Alors, ton client ?

— Il est satisfait. On avance correctement, je devrais clôt-

turer le projet d'ici la fin du mois.

— Oh, c'est super !

— Oui, ce sera un soulagement de terminer ce projet, il est plutôt lourd. Et toi ma chérie, qu'as-tu fait de ta journée ?

Gautier se déridait doucement. Je lui souris.

— Jogging...

— Tu ne t'es pas éloignée au moins ? s'inquiéta Gautier.

— Non, et je n'ai pas eu de crises depuis deux semaines.

— Certes, mais on ne sait jamais, une migraine foudroyante accompagnée d'un début d'épilepsie, sans compter la perte de mémoire partielle qu'elle entraîne, c'est suffisant pour faire flipper les passants.

— Tu veux savoir ce que j'ai fait ou tu préfères m'interrompre à chaque phrase ? m'enquis-je, faussement fâchée. Ensuite, j'ai pris une très loooungue douche. Après le déjeuner, j'ai défriché un peu le potager. J'ai commandé des plants à propos.

— Quand arrivent-ils ?

— Dans quelques jours, mais ne sois pas impatient, il faudra du temps avant que nous obtenions quoi que ce soit à manger. Je ne sais même pas si j'ai la main verte...

— On a toujours eu quelques plantes en pot à la maison et jusque-là, elles ont survécu, sourit Gautier.

— À propos, j'aimerais aller acheter des livres. J'ai presque terminé ceux que tu m'as rapportés la semaine dernière.

— Nous irons ce week-end, acquiesça Gautier.

— Ou... je peux m’y rendre seule demain, soufflai-je, pleine d’espoir.

— Ma Vicky, commença Gautier en caressant ma joue, tu sais que je m’inquièterais follement si tu te déplaçais seule, imagine que tu fasses une crise et que tu ne parviennes pas à rentrer.

Ses yeux s’étaient assombris, il serrait convulsivement ma main. Ravalant mon désappointement, je tentai de lui retirer mes doigts : il me faisait mal.

Le serveur arriva avec nos plats à ce moment précis, me donnant l’occasion de récupérer ma main.

— Promets-moi que tu n’iras pas !

Gautier avait attendu que l’homme s’éloigne et profité que j’avance ma main vers mon verre pour la saisir à nouveau. Il me glissa ses mains avec un air tendu sur le visage.

— Je patienterai jusque samedi, je devrais pouvoir finir la semaine avec mes lectures actuelles, soupirai-je.